Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1967)

Heft: 1

Artikel: Edmond Crisinel : poète de la mélancolie

Autor: Boven, William

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869813

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDMOND CRISINEL
Poète de la Mélancolie

Un peu plus de quatre cents vers, publiés en recueil après la mort du poète, c'est le reliquat, la relique laissée par le passage douloureux de Crisinel dans ce monde. Quatre cents vers et le poème en prose : *Alectone*.

On l'a vue passer naguère dans nos murs cette haute et frêle silhouette, penchée, le cou tendu en avant, l'air d'un homme aux aguets, d'un rêveur craintif qui se saurait capable à toute heure d'omettre un salut en rue ou d'avoir oublié quelque chose quelque part. En tête à tête, sa mimique trahissait une sensibilité enfantine et pathétique.

Tant de frissons, tant de nuances captés en des chants si délicats et d'un poids si lourd, c'est l'œuvre tout en extrême de cette silhouette qui passe, repasse, demeure en nous toujours errante, un peu crépusculaire.

Edmond Crisinel était né en 1897. Dès l'âge de vingt ans, la maladie était survenue. Ce n'est qu'à partir de 1936, dix-huit ans plus tard, que l'ex-patient, devenu journaliste, s'est mis à formuler et à recueillir, parfois mot par mot, ou par hémistiche, parfois par strophe jaillie, le drame de sa vie. Cette création a duré douze ans. Une mort volontaire y mit fin en septembre 1948. Edmond Crisinel trépassait dans sa 52e année. En fait, le poète cinquantenaire mourait encore adolescent.

Je voudrais rendre hommage à la mémoire de ce poète vaudois, comme à l'un des Inspirés les plus expressifs de l'angoisse-au-cœur-de-l'homme, comme au chantre émouvant de la Mélancolie.

Carence et outrance éducatives avaient affecté gravement cette âme d'enfant. Carence paternelle. Outrance d'une mère valeureuse et digne, mais roide. Elle entendait faire de son fils un homme exemplaire, la pureté et l'obéissance étant ses vertus cardinales. Le chevillement douloureux de cette morale à brodequin devait malheureuse-

ment moins l'armer que le rendre invalide: entrave à l'acheminement de l'éphèbe vers la maturité virile et l'amour sain. Oui, c'est dit, c'est promis: Edmond se gardera scrupuleusement du péril mortel ! Il sera le fils chéri de sa mère. Orphelin de sexe ? Peu importe, il sera pur, préservé des œuvres du Démon. C'est bien malheureusement d'une longue démonopathie dont il s'agira dans la suite. Vie et mort, terre et ciel, tout est projeté, pétrifié en décors roides. La religion de Crisinel en sera toujours haletante et suspendue, vertigineuse aux heures difficiles, ouverte sur des gouffres, entre la chute et l'élation. Il ne lui restera plus qu'à resserrer sur lui-même et sa mère son pouvoir d'aimer. Il demeurera strictement fidèle à l'idéal, au Credo et aux Veto émanés d'elle. Edmond s'enrichira de culture gréco-latine, mais il demeurera toujours puéril, aux aguets, à pas de loup dans la vie. Il sera le Veilleur, à ses propres yeux, — mission divine ! — mais la Veille ici, ce sera l'alerte; veiller ce sera surveiller, se surveiller, guetter et détecter l'artifice et le piège du Démon. Et voici repasser devant nous le Veilleur au cou tendu, la silhouette crépusculaire.

L'histoire psychopathologique de cette vie peut tenir en quelques lignes. Crisinel a souffert à plusieurs reprises d'accès de mélancolie anxieuse aiguë. Ses crises se développaient sur un fonds pusillanime et méfiant qui conférait à son affection un aspect atypique en ce sens qu'elle se compliquait de traits paranoïaques et paranoïdes : intuitions d'ambiance hostile, interprétations hétéro-accusatives, obsession d'un Moi-visé-cerné et concerné... au point de suggérer le diagnostic de schizophrénie, au début de cette carrière. En fait, il s'est bien agi d'une mélancolie, cyclopathie à hauts et bas, sur un fonds constitutionnel schizoïde. Les crises surmontées, le patient rassuré, — disons: guéri —, retrouvait sa paix relative.

L'*Elégie de la Maison des morts* date de 1936 ; *le Veilleur,* de 1937 ; *Alectone,* poème en prose, a été conçu et rédigé de 1939 à 1944. L'*Ode à la Mélancolie* est de 1943, *le Bandeau noir,* de 1947. La mort du poète endeuille, dans la mémoire de ses amis, le 27 septembre 1948.

L'univers manichéen de Crisinel, c'est le théâtre de la vie de l'Homme, angoissé entre la Puissance de Dieu et le pouvoir du Démon. Le salut et la sauvegarde sont assurés aux âmes pieuses et pures mais l'amour, l'affection-même recèlent des maléfices et des pièges. Homme de bonne foi et de bonne volonté, il tremble devant le risque de la chute, par omission des Signes et présages qu'il se croit en état et devoir d'interpréter.

Sa complexion physique est saine, mais l'éducation, les tabous maternels l'ont privée de son aimantation normale en parquant le fils exemplaire dans un enclos, à portée lointaine, respectueuse, de la vue et de l'appel de l'autre sexe. Mais alors ? que dire d'une tendresse d'homme à homme ? Déjà le pauvre garçon se réserve, se crispe au toucher d'un geste amical. Un baiser d'enfant l'effarouche, l'amitié d'un jouvenceau entr'ouvre à ses yeux les portes de l'Enfer. Partout, toujours : à l'essor d'aimer, un butoir !

Edmond Crisinel traversera la vie en toute dignité. Etablissons une fois pour toutes que les péchés dont il s'accusera sont des tentations ou phantasmes. En fait, le poète est demeuré un innocent farouche, mais il a prêté parfois des soupçons et des réticences au regard d'autrui en leur conférant le sens et le contenu de ses pulsions refoulées.

Les champs sont de braise.
    Fournaise.
Le sentier se perd
    Dans l'air
Les oiseaux de proie
    Tournoient.
C'est là que m'attend
    Satan.

D'autre part, noblesse oblige: la chute implique quelque hauteur: Crisinel s'est senti très tôt gratifié par le Ciel d'un don et d'une mission mystiques, affirmés par l'aptitude à décrypter, à interpréter ou traduire des éléments de prescience et de présage. Il les puisera dans ses « inspirations », ses rêves, dans les tressaillements réflexes de son corps : d'où des « messages » dictés par le dessin sans y penser, ou par l'écriture automatique. Trois croix, par exemple, lors de sa crise zurichoise, lui signifiaient « chute et sommet », comme le symbole du Calvaire. Honoré par Dieu du don de poésie, il est désormais inspiré par Son souffle et se doit de Le servir. Crisinel aura donc une haute idée de son rôle et de son rang. — Hauteur et chute: vertige.

Suivons le déroulement de cette vie.

Un préceptorat à Zurich, en 1917-1918, place d'emblée notre éphèbe-esthète devant le péril majeur. Il est aussitôt conquis par l'espièglerie gracieuse du petit garçon sans mère qu'on lui confie. Le Démon s'en mêle, bien entendu. Il n'y aura d'ailleurs nulle défaillance, mais ce sera le régime d'alerte perpétuelle, avec angoisse, rumination et le comportement d'une pudibonderie d'obsédé. C'est alors

que survient l'épisode de la rencontre du Démon, « sur la colline alémanique », suivi ou précédé de l'épisode des « vœux impies ». — Des nouvelles alarmantes sont venues de Lausanne : les dettes s'y accumulent. La bonne maman ne connaît ni la valeur de l'argent ni l'économie. Edmond, consterné, se défend avec effroi contre la suggestion démoniaque du remède: contre l'attente optative d'un décès opportun. Vœu impie, équivalant à ses yeux à un sacrilège ! — D'autre part, certain jour faste, il arrive au jeune homme, euphorique peut-être après dysphorie, de converser mystiquement avec Dieu. Joie profonde ! Il se pressent l'objet d'une élection, investi de mission et de charges, non sans épreuves à subir au prix de son salut. — L'auteur de ces lignes tient du patient lui-même que le jeune homme s'était alors senti en passe de réconcilier l'Amour de la vie avec le respect de la Morale et, comme Jésus-Christ, de s'offrir au martyre pour le salut d'autrui: (entretien noté du 24 février 1923) Crisinel ajoutait que l'affection qu'il portait à son petit élève aurait ainsi décidé de sa carrière.

Puis le silence se fait. Une phase de dépression, à teinte paranoïde accentuée, impose une hospitalisation de près de six mois. Guéri, ou restitué à ses normes, Crisinel fait son entrée dans la vie, dans le journalisme. Il y prend la plume, y tient un rang modeste jusqu'au jour du vers-miracle. Ce jour de grâce tel qu'il l'a vécu, il se voyait rendre ou conférer par Dieu le don de poésie. (Août 1936) Déjà les mots se pressent, un rythme, un essor comme artésien les fait jaillir.

Miracle d'un seul vers après tant de silence !
Prodige de renaître au monde pour un jour !
Je vois des rayons d'or qu'un archange balance :
Tranverbérez mon cœur et qu'il chante l'amour.

Qu'il glorifie aussi le silence adorable.
Ah ! j'accueille en tremblant le don qui me revient.
Mais, Seigneur, j'écrirai mes stances sur le sable,
Dans l'attente d'une heure où Tu seras tout Bien.

Ce n'est qu'un prélude. Une nouvelle crise de mélancolie reconduit le poète à la « Maison des morts ». Alors seulement, la crise surmontée, non sans tentative de suicide, le patient « guéri » tire force et lumière de ses souffrances. Ainsi naissent entre 1936 et 1948 les poèmes dont on a donné plus haut les titres et les dates.

C'est dans le poème en prose *Alectone* que le thème de cette vie se dégage et s'ordonne. Alectone est un personnage symbolique,

elle-même aliénée, la voisine de chambre, fictive et réelle, dans la Maison des morts. Elle représente la Femme « sous les signes opposés de l'ange et d'une fille de la nuit », maternelle par l'âge, intangible et résignée, mais non sans la compassion tutélaire d'une confidente de l'Au-delà. C'est elle qui, sous l'apparence de la démence, lui révèle jusqu'à conviction l'origine du tourment qui le contorsionne. On en revient au « vœu impie », à cette tache ineffaçable qu'elle-même d'ailleurs s'efforce pour lui d'effacer... Oui, il a beau dire, le poète, qu'une autre main guidait la sienne alors qu'il écrivait les mots sacrilèges. Précisément, répond Alectone, c'était celle du Possédant qui guide la main des Possédés. — Alectone évoque aussi la colline alémanique : l'extase noire du Zürichberg. Elle lui décoche comme un carreau la révélation de la mystification démoniaque. Non, ce n'était pas Dieu, mais Satan qui était alors à l'écoute, le Démon qui, « pour séduire, ne craint pas d'emprunter l'apparence d'un enfant de Lumière ». Désormais le dupé est acquis à l'Esprit du mal et victime du châtiment qu'il mérite. D'Elu il est devenu Possédé; il s'est perdu par sa faute. — Cette révélation conduit le coupable au suicide, d'ailleurs manqué. (Tentative réelle, hors fiction.)

Au cours des mois et des ans, la figure d'Alectone s'éclaire et s'adoucit. Elle apparaît de plus en plus au poète sous des traits tutélaires. La « Tarentule » dont il se disait la proie devient une « douce créature d'enfer », une « messagère provisoire », une « Altesse brisée » (Mutterimago). Plus tard il fera honneur de sa guérison à la Démente.

Les années passent. La mère est morte. Jean Clerc, le sculpteur, comme Crisinel mystique et inspiré, meurt inopinément. Restent quelques excellents amis, Edmond Jaloux, son bon génie, le Dr Cardis, médecin dévoué, ami généreux, et d'autres. Mais la solitude pèse et l'Ombre revient :

Ma route est d'un pays où vivre me déchire :
Un soldat du Seigneur a frappé sur ses bords
Ceux dont j'avais aimé le cœur ou le sourire,
Me laissant vif et seul pour dénombrer ces morts.

En quoi donc aurait-il encore forfait ? N'a-t-il pas officié en chantre inspiré par le souffle divin ? Il est las, notre orphelin, lourd d'un demi-siècle. Il a cru au pardon de Dieu et à l'efficace des années ennoblies par son message de poète. Sans doute s'est-il aventuré trop loin dans son exploration des confins de la conscience, « au-delà des limites assignées à la créature humaine »... Dieu l'en a châtié... mais

il a subi sa peine. Il le croyait. Et pourtant l'Ombre revient avec la menace des mêmes tourments. Le monde entier s'agite...

L'ombre revient ! Antique, une dague fulgure.
Et c'est enfin la Croix, râles siciliens !

La guerre désole l'Europe. L'Allemagne la piétine, jusqu'en Sicile. Le poète se voit déjà guetté, traqué, voué comme journaliste ennemi aux camps d'Auschwitz ou de Dachau. — En effet, la Mélancolie est venue. Nouveau séjour en clinique. Dans le temps où ses amis croyaient fêter sa guérison, Edmond Crisinel perdait pied et courage. Las de lutter, incertain des « signes » du Ciel et de la Terre, il mettait fin à ses jours en noyant le drame et l'acteur assoiffé de néant.

Edmond Crisinel est demeuré fidèle à sa foi jusqu'à son dernier jour. Le suicide n'est pas reniement mais effondrement. Peut-être Dieu lui est-il apparu justicier, Justice plutôt qu'Amour ? le Dieu de l'Ancien Testament, des prophètes et du catéchisme maternel ? Jésus, Sauveur, semble lui avoir été moins un appui qu'un modèle, par la Croix et le martyre... Quant aux mythes, aux dieux grecs et latins qui occupent tant de place dans ses vers, le poète leur réserve le rôle opportun d'interlocuteurs augustes mais surannés, à qui parler franc et haut jusqu'à l'invective. Exceptons Dionysos en qui triomphe l'enfance divinisée. La Créature atteint le Ciel par cette voie détournée. Et c'est sur ces dieux et leurs acolytes qu'il décharge ainsi le poids de sa révolte.

Dans ces lieux inhumains, flamme et glace ! j'ai vu
Les victimes des dieux fuir la Meute hurlante ;
A leur passé défunt le corps a survécu,
Mais leurs yeux sont fermés sur des taches sanglantes.

Comme elles, j'ai maudit le jour où je suis né,
Sous tes mâchicoulis, tour antique et bannie ;
Comme elles, pourchassé d'ombres, j'ai frissonné
D'entendre vos clameurs, ô mâles Erinnyes !

Souvenir de clinique, du château de Prilly ! — On change de ton d'un monde à l'autre, du firmament païen au Ciel chrétien. Si le pénitent se confesse à Dieu en soupirs d'humilité, il s'enhardit à parler dans un style olympien aux dieux ou esprits révolus. Le ton monte; le plafond s'abaisse, le poète répond par la hauteur au soupçon. Sa

révolte culmine dans l'*Ode à la Mélancolie*. Ses stances semblent jaillies d'une bouche grecque, viser au-delà des Immortels, Ananké, par-dessus la tête même des dieux. — Le poète s'adresse à « l'hérétique sibylle » en ces termes :

O revêche beauté, jaune Mélancolie,
Accoucheuse de maux par tes couteaux calmés !
Je sais que, vainement, une aurore supplie,
Naissante à peine au Ciel où tes yeux sont fermés ;

Où, mère épouvantable (une étreinte nous rive),
Endormie au lit d'ombre, et des fleurs à côté,
Comme une morte, après l'absence, se ravive,
Tu prends, intemporelle, un teint d'éternité !

Ce poème que Crisinel a qualifié lui-même de « terrible, morbide » est en effet le déchaînement, en termes d'apparence grandiloquente et sibylline, d'une violente agressivité, d'une protestation contre l'Ombre qui revient, contre l'iniquité du châtiment pire que la faute. Cette révolte, aggravée par la vie, s'arc-boute contre le poids d'une fatalité jugée inexorable: contre l'écrasement par la maladie, le cancer, la psychose qui ont sévi dans la famille ! Malédiction certaine, aux yeux du poète pour qui la maladie mentale ne s'attaque qu'au pécheur, abandonné de Dieu par son propre abandon. Tout homme qui déraisonne prend figure de réprouvé, de damné provisoire peut-être, de possédé. Les lieux où ces malades souffrent en deviennent les antichambres de l'Enfer. Les « Ombres des morts », ces suspects en prévention, y sont travaillées par larves et lémures. Théologie, pathologie dantesque, sincère, loyale: la concision verbale de ce pessimisme en accroît la densité, en explique le poids si lourd.

Un poison lent, subtil, dans les artères
Se mêle au sang, l'accompagne et l'altère.
Je te connais ! sombre esprit du sommeil,
Qui, sur toi-même exerçant tes malices,
Dans l'épaisseur de tulle où tu te glisses,
Consumeras le songe et tant d'éveils...

On ne s'étonne plus de la solitude du poète — malade parmi les ombres. Il lui arrivera tout de même de peindre l'une ou l'autre avec douceur :

Elle a les cheveux blancs, très blancs. Elle est jolie
Encore, dans sa robe aux chiffons de couleur.
Elle emporte, en passant, des branches qu'elle oublie :
Les jardins sont absents et morte est la douleur.

Mais écoutez l'apostrophe à ses compagnons de misère, au moment de les quitter :

L'antre, mon purgatoire, et ma croix, ces vieillards...
Longs prophètes vineux habités de colères,
C'était vous, l'écheveau de pas et de regards
Où se perdit l'envol de mes aigles solaires !

Non ! maîtres de l'extase écumante, sorciers,
Je ne descendrai plus aux jungles souterraines.
Que se taise la voix d'en bas ! Preux émaciés,
J'abandonne au Vautour vos faces surhumaines.

Certes, cette « Passion » du poète mélancolique n'est pas celle d'un rédempteur. Elle demeure très autiste. La commisération est presque absente de ses poèmes. Elle ne l'était pas de son cœur « guéri ».

C'est un homme sensible mais inapte ou inégal à l'effusion d'amour dont il rêve. L'amour ! La femme, symbolisée en Alectone, lui est à la fois ange et sorcière. L'éternelle ambivalence, l'impossible accouplement de deux forces en équilibre nécessaire. C'est Pascal ou Nietzsche, le Salut ou la Volupté. L'heure est sombre: le paradis est perdu (c'est l'enfance), le ciel de Grèce est nostalgique, l'Evangile trahi... horrible siècle que le nôtre ! N'y aurait-il pas une tenue morale, faite d'abandon et de réserve, une approche licite de la volupté sans chute ? N'a-t-il pas été appelé naguère par Dieu tout de même, en qualité de chantre, à explorer les confins d'En-haut et d'En-bas ? Il avait alors consenti à tout risque, pourvu que ce fût à la grâce de Dieu. Et cependant l'ombre qui revient révoque en doute l'indulgence divine.

Cette âme juvénile, éprise de luxe, de calme et de volupté, ne connaîtra guère la paix dans ce monde. Elle puisera son confort dans son tréfonds où règnent mythes et mystères. Elle se cherchera et se trouvera parfois avec joie dans l'œuvre et la pensée d'un Gérard de Nerval, d'un Hölderlin, de Valéry, d'Edmond Jaloux, âmes sœurs, âmes aromatiques dont la fleur sent la racine. La sève de l'art profond sourdra toujours pour lui des confins de la conscience et de la nuit. C'est là qu'il s'abouche à l'Inconscient qui révèle, au magisme du surnaturel,

ce qu'il faut à un Veilleur, de signes et d'indices pour rendre oracle et peut-être même prophétiser. — Pas trace de surréalisme.

L'œuvre d'Edmond Crisinel est d'un artiste classique dont l'art est étroitement soumis à la règle, à la discipline du mètre, aux intuitions de la prosodie. Ecoutez le ruissellement de cette inspiration qu'on dirait bucolique. enchantée ou désenchantée, par la flûte de Mozart:

Le saint labeur et les Heures frappées,
La volupté, sous un voile échappée,
Le sombre amour qui plaisait à mon cœur,
La rêverie, au soir rose allumée,
Tout m'a quitté, tout est cendre, fumée
Telle, spectrale, une forme se meurt.

Tandis que j'entre en ce sévère empire,
Un dieu, partout, s'abandonne et soupire.
Il n'est que souffle et charme et nudité,
Et, s'il murmure, à peine, et s'il replie
Un bras si vain sur sa bouche assoupie,
C'est qu'un mystère, en songe, l'a tenté.

La souffrance et le talent du poète ont fait de sa maladie et de ses paroxysmes une Descente aux Enfers. Certaines strophes semblent étouffer un désespoir emmuré dans le cristal. Ailleurs la vie respire, le drame s'exténue dans un souffle qui se fait mélodie. Densité et fluidité, spasme et abandon, c'est alors la détente des extrêmes qui s'opère enfin dans un équilibre poétique. Le drame du « mort-vivant qui rôde » est transcendé en une musique presque liturgique de salut.

Cloches de mon église
Je monte au paradis.
Ces muguets dans la brise
Ne sont pas de jadis.

Source délicieuse
A son bord, ô Jésus
Je repose sous l'yeuse
Où j'étais attendu.

Ineffable préface
Ah ! tout est pardonné
Je contemple ta face
Et le ciel m'est donné.

L'homme, dit-on, a moins de peine à freiner son érotisme que ses pulsions agressives. Le cas de Crisinel en fournirait la preuve. Dans sa re-création poétique, Eros refoulé se spiritualise; les unions aberrantes d'une Sapho, d'une Léda n'y transparaissent que rêveuses, en filigrane. En revanche, l'agressivité clairement manifestée dans les invectives éclate ou perce encore, en traits qu'il faut bien appeler sado-masochistes, dans quelques pièces, reléguées pour ainsi dire aux horizons du monde et du temps: au Mexique des Incas par exemple, où notre Veilleur rencontre Tezcatlipoca, l'éphèbe-dieu adoré un an et sacrifié chaque année; où il baise ses pas, danse de ravissement un couteau à la main, au risque de « tuer un enfant qui passait ». Il se promet bien, le poète, de l'aller voir mourir, le dieu annuel, à son échéance ! — C'est aussi « la mort de César », assassiné par son fils adoptif : c'est saint Etienne, premier martyr, le lapidé qui bénit ses lapidateurs :

O beau mourir ! calme de qui s'endort
Sous des pierres, martyr !

Notons à ce propos que Crisinel a parfois parlé de vers et de strophes qui lui demeuraient à lui-même incompréhensibles. Bien entendu, ce sont précisément les transcriptions empiétant sur le « Cercle magique », sur le terroir de ses pulsions offensives dont le refoulement continu l'épuisait. Les six vers de *l'Inévitable* en disent long à ce sujet. Leur inintelligibilité lui était chère, et garante de leur origine surnaturelle ou surhumaine. Edmond Jaloux, lui-même très cryptique et « oraculaire », a célébré dans sa préface aux *Poésies* de notre compatriote, « les états crépusculaires de l'esprit: ces heures où les rêves se groupent et envahissent l'intelligence, avec leurs messages chargés d'au-delà, des avertissements contradictoires, un symbolisme fataliste qui semble dépouiller les choses de leur vaine apparence pour leur donner une signification quasi surnaturelle ».

Crépuscule, rêves, messages, maladie, le Veilleur a réussi à faire œuvre belle en peignant la Mélancolie, avec l'encre et la bile de sa propre amertume; il a réussi à transfigurer en hymne et ode cette terrible intuition, vide et creuse de tout ce qui fait le galbe et le relief de la pleine vie.

Accueillons en nous l'Enfant perdu, l'orphelin transi, un peu notre Nerval ou notre Hölderlin, peut-être notre Léopardi.

William Boven.